

Sur l'histoire de nos forêts, la littérature est innombrable. Et cette abondance est sans équivalent pour les autres composantes de nos paysages, à l'exception sans doute des jardins. Mais on ne voit pas que les prairies, les champs labourables, les landes, les marais, etc., aient inspiré autant d'auteurs. Peut-être cela s'explique-t-il par le fait que la forêt est un paysage à elle toute seule - ou le contraire d'un paysage, si on prend le mot "forêt" dans son sens primitif, non d'espace boisé, mais d'espace extérieur, sauvage, éloigné de toute civilisation. Rappelons, une fois de plus, que "sauvage" vient du latin silvaticus et donc indirectement de silva, "forêt", et que "civilisation" renvoie à "cité"... Quoi qu'il en soit, le fait est là : quiconque s'intéresse à la forêt comme objet d'histoire se trouve confronté d'emblée à une littérature immense, où il est bien difficile d'échapper à la noyade !

Le meilleur moyen d'éviter ce triste sort, c'est peut-être de rappeler quelques évidences assez simples. Non pas pour préciser le concept de "forêt", qui justement ne doit pas et ne peut pas l'être, sous peine d'occulter fatalement des aspects essentiels. Mais plutôt au contraire pour éviter de le restreindre ou de le mutiler en omettant ces aspects essentiels. Trois exemples me viennent à l'esprit, qui sont d'ailleurs trois négations :

- la forêt n'est pas (pas seulement, pas principalement...) un espace producteur de bois,
- la forêt n'est pas (pas seulement...) un espace naturel,
- l'utilisation de la forêt comme espace de loisirs n'est pas récente.

Est-il nécessaire d'insister sur le premier point ? C'est depuis Colbert que la forêt est considérée comme un espace réservé à la production de bois, et encore ! Mais la forêt, les forêts plutôt, sont aussi des espaces nourriciers : pâturage pour les bestiaux, glandée pour les porcs mais aussi pour les humains en cas de famine (sans parler des glands doux, qui sont une friandise dans de nombreuses régions méditerranéennes), faines dont on tire une huile particulièrement réputée. Et puis, il y a les innombrables produits de cueillette dont l'exploitation fait vivre, ici

ou là, des communautés d'artisans, quand ce n'est pas des populations entières. Il faut toujours en revenir, sur toutes ces questions, à l'admirable livre de Pierre Deffontaines, L'homme et la forêt (Gallimard 1933), qui en traite avec une grande abondance de détails; ce grand classique mériterait d'être réédité. C'est un grave anachronisme que d'associer trop étroitement, trop exclusivement, la forêt et le bois. Les forêts ont toujours produit du bois, certes, mais pas toujours, pas souvent même peut-être (si on prend en compte le très long terme) à titre principal. Et les forêts n'ont pas toujours été seules à produire du bois. S'il y a aussi peu de forêts proprement dites dans l'Ouest armoricain, c'est parce qu'en pays de bocage, les haies suffisent en gros aux besoins locaux en bois, même en bois d'oeuvre. Les recueils d'Usages locaux compilés au XIXe siècle sont très explicites à cet égard.

Venons-en au second point. La forêt, espace naturel ? Oui mais... Mais il faudrait que nous soyons capables de dire à quoi on reconnaît qu'un espace est naturel. Bonne question pour les philosophes, qui trouveront peut-être la réponse dans un siècle ou deux. Pour nous qui ne philosophons qu'à la petite semaine, "naturel" s'oppose à "artificiel" ou du moins à "aménagé" par les hommes. Or si on admet cette opposition, il n'y a rien de moins "naturel" que nos forêts d'Europe occidentale. Il se peut qu'il existe des forêts naturelles ailleurs : la taïga subarctique par exemple (avant son exploitation systématique au XXe siècle) ou la selva équatoriale (encore que les archéologues y fassent parfois des découvertes surprenantes). Mais dans les zones anciennement peuplées de la planète, il y a bien longtemps que les forêts sont soumises à une action humaine aussi intense que les paysages cultivés proprement dits. J'ai même l'impression de ne pas beaucoup exagérer en affirmant que les forêts ne sont pas moins cultivées que les paysages cultivés, mais qu'elles sont cultivées autrement. Le paradis où la Bible fait naître Adam et Eve n'est pas un jardin, comme on le lit couramment. Le mot nous vient du grec, mais les Grecs eux-mêmes l'ont emprunté à l'ancien persan, où il désignait un parc de chasse à l'usage du Grand Roi et des grands personnages de l'empire. Or le parc de chasse est quelque chose qu'on retrouve dans toute l'Eurasie, de l'Angleterre à la Chine et sans doute au Japon. Les parcs de certains châteaux anglais sont célèbres pour leur ancienneté, et pour les troupeaux de boeufs "sauvages" qui y vivent : rien

de moins naturel que ces vastes enclos soumis depuis des siècles à la vigilance la plus minutieuse. Nos forêts domaniales en France, autrefois royales ou nobles, étaient aussi pour une part des réserves de chasse, où être pris en flagrant délit de braconnage conduisait facilement à la potence ou aux galères. Et les rajahs de l'Inde avaient leurs jungles, tout aussi sévèrement protégées contre les paysans du voisinage. Toutes nos forêts actuelles ne sont pas d'anciens paradis, bien sûr. Il faut compter notamment avec l'afforestation, artificielle ou spontanée, des espaces immenses que l'agriculture et l'élevage ont abandonnés depuis cent-cinquante ans. Mais nos forêts anciennes, celles qui ont traversé les siècles, sont restées à l'état de forêt parce que les hommes en ont décidé ainsi. Ces hommes ont été des paysans, des bourgeois, des maîtres de forges, etc., aussi bien que des rois et des nobles (ou des moines). Peu importe, en un sens. Ce qui nous importe, c'est que nos forêts, comme nos champs ou nos vignes, doivent d'exister à la décision de quelqu'un.

Sur notre troisième point, l'ancienneté de l'utilisation de la forêt pour les loisirs, l'exemple des paradis de la Perse antique parle de lui-même. Leur existence est attestée depuis le VI^e ou le Ve siècle avant notre ère, et des recherches sérieuses permettraient sûrement de remonter bien plus haut dans le temps. Ce serait plutôt sur la notion de loisirs que porterait ici la difficulté. Dans les sociétés d'ancien régime (abstenons-nous prudemment de préciser davantage), les loisirs sont l'apanage de la noblesse, le travail celui des autres classes. Il est dégradant pour un noble de travailler, il est outrecuidant pour un non-noble de prétendre au loisir. Cette distinction est abolie depuis longtemps dans les pays européens, même si on peut s'amuser à en retrouver des traces ici ou là. Le fait qui nous intéresse est qu'en se démocratisant, les loisirs se sont immensément diversifiés, et que si on fait le compte des activités auxquelles nos contemporains occupent leurs loisirs, celles qui exigent un environnement forestier sont devenues ultra-minoritaires. Qu'on se replace par la pensée au XVIII^e siècle : la chasse est le loisir noble par excellence, et la proportion de leur temps de veille que le roi et les grands de sa cour y passent est tout à fait considérable; et il faut tenir compte de tout le petit peuple des gardes, des veneurs, des écuyers, etc., qui s'occupent des forêts, des meutes, des armes, des équipages... Aujourd'hui, le nombre absolu des chasseurs est sans doute plus élevé qu'au XVIII^e siècle, mais le nombre de jours qu'ils passent à chasser est

selon toute apparence bien inférieur. Si bien qu'aujourd'hui, il me semble raisonnable de supposer que la chasse occupe, dans l'ensemble des loisirs des Français, une place bien plus réduite qu'au XVIIIe siècle. Ajoutons à cela que la chasse, comme la forêt, est une notion plurielle. Il y a des formes de chasse spécialisées - en plaine, au marais, sur le passage des migrateurs - qui n'intéressent pas l'espace forestier, aussi largement qu'on le définisse. Au total, combien y a-t-il aujourd'hui d'activités de loisir qui ont besoin, pour s'exercer, de l'espace forestier ? En dehors de certaines formes de chasse ou de cueillette des champignons, on ne voit pas grand-chose...

C'est sur ce point que je conclurai, avec deux observations un peu anecdotiques. Au début des années 1960, provincial venu étudier à Paris, il m'est arrivé d'aller me promener le dimanche dans les bois de Meudon quand il faisait beau. A première vue, les bois étaient pleins de promeneurs, dont les voitures en stationnement remplissaient les allées. Mais il suffisait de s'éloigner de quelques centaines de mètres de ces allées remplies de monde pour se retrouver dans la solitude la plus complète. A l'époque, j'en tirais la conclusion un peu prétentieuse que les Parisiens avaient peur de se perdre. Je dirais aujourd'hui, avec moins d'assurance, que s'ils n'entraient pas davantage à l'intérieur de la forêt, c'est qu'ils ne trouvaient rien à y faire. Pour eux, la forêt était un décor, pas un espace. Ils y venaient parce qu'il faisait bon pique-niquer ou jouer aux boules au bord de la forêt, et chaque allée plus ou moins carrossable offrait de ce point de vue un double bord prolongé sur des kilomètres. Mais qu'auraient-ils été faire dans la forêt elle-même ?

Je pense que pour la quasi-totalité de nos concitoyens aujourd'hui, la forêt n'est plus un espace, dans lequel on fait quelque chose, mais simplement un décor, devant ou à côté duquel on fait quelque chose. La différence peut sembler subtile ou fallacieuse. Je crois pourtant que c'est cela qui explique l'extraordinaire absurdité du comportement de notre société vis-à-vis des incendies de forêts. Ces incendies reviennent tous les ans avec une régularité d'horloge et pourtant, chaque année, on s'en indigne avec une sorte de fraîcheur au moins apparente, comme si c'était la première fois que cela arrivait. Depuis bientôt trente ans que j'ai publié L'agriculture et le feu, cette récurrence saisonnière des indignations, aussi régulière que celle des incendies qui en sont la

cause, est pour moi une énigme. Je ne sais pas si j'aurai un jour la clé de cette énigme. Mais il me semble que la notion de décor peut nous aider à comprendre. Depuis plusieurs générations, la forêt est devenue un décor pour les habitants du Midi (comme pour ceux de toute la France, d'ailleurs). Un décor agréable la plupart du temps, comme les bois de Meudon pour nos Parisiens de tout à l'heure. Mais un décor dans lequel on n'entre pas (sauf accident...), dans lequel on n'a rien à faire, et dans lequel par conséquent il ne doit, il ne peut rien se passer. Un décor convenable ne doit pas faire parler de lui. Qu'il se rappelle à notre bon souvenir, en brûlant par exemple, voilà qui est effectivement scandaleux !

Je ne sais pas plus que quiconque de quoi l'avenir sera fait. Je crois seulement, mais fermement, qu'une meilleure connaissance du passé nous aide à mieux comprendre notre présent, et c'est déjà beaucoup. Mais c'est à condition que cette connaissance porte sur des faits concrets, précis, susceptibles de déranger nos habitudes et d'inquiéter nos certitudes. Il me semble que de ce point de vue, l'histoire des forêts est une ressource que nous pourrions exploiter bien davantage.

Le 29 août 2003

François Sigaut

Texte pour J.-F. Charmier